PISSER DANS UN VIOLON



NUMÉRO

12

10
TEXTES
COURTS

SOMMAIRE

Rilke Zip de **Le Golvan**

La Tour de **Nadine Janssens**

Gros gibier de **Albino Franckie**

Poète, prend ton luth de **Georgie de Saint-Maur**

Palimpseste de **Julien Boutreux**

Juste la vie de **Serge Cazenave-Sarkis**

Mercure aux crocs d'**Alexandre Solutricine**

Le meilleur de **Philippe Azar**

Roulette russe d'**Annick Demouzon**

Les mains dures de **Jean-Claude Goiri**

...

Les auteurs
Ours

Rilke Zip

Le Golvan

Mettre la tête dans une nuée de moucherons, en apnée légère, et peut-être appréhender ce qu'est l'unité spontanée, la peur du jour tombant, l'affolement général, le corps sans esprit, juste voler.

Se baquer au cœur d'un banc opaque de sardines, au large du large, et vérifier par frôlements huileux le mouvement commun de dizaines de milliers d'indécisions, l'inquiétude des marges, l'inorganique leurre, comprendre.

Se rouler sans slip dans la plus grande partouze du sous-continent indien et chercher à tâtons la voie des dieux fécondés par les hommes, s'introduire sans loi, curer des centaines d'oreilles, glisser aussi. Le cul rouge, singer les règles immanentes, s'acclimater.

Fourrer son nez dans tous les restes de philosophie occidentale pour voir s'il serait possible de se défaire l'esprit d'une monade ou deux, rien que pour en alléger le monde, qu'il tienne un peu sans, pour voir, rendre possible.

Se faire ronce parmi les ronciers et attendre le client, pute départementale prompte à disséminer ses fruits, ses graines et leurs plumeaux, croiser les passes.

Tondre la pelouse pour ce qu'elle a de mauvais, punir en somme, en vertu de quoi ne pas le décider, au pur vouloir de soi, marquer

l'efficience de sa puissance animale et penser *green*.

Compter en partant du bas le nombre exact des poils de ce corps sachant qu'atteindre les quatre millions est une commune mesure mais c'est se défier en loyauté qui compte, agir en prépondérant.

Remonter les pentes de l'humain en émondeur d'arbre, se souvenir que la littérature souffle d'abord le raccourci, le passage court, avant la caisse, tenter en priorité.

Relire ses mensonges mondains comme en rêve, inventer un tome à la Recherche, mais de quoi au fait ?

Fendre la pagaille des mouvements en attirant l'attention à l'improviste, jusqu'à l'encombrement, se frotter aux autres, inventer le chaud de l'énergie, la masse. Jouer à peu près les *bosons de Higgs*.

Marathoner enfin. C'est bien tout ce qu'il restera aux poètes de semelles de vent. En post-scriptum, pisser des violons bien sûr et, face au colossal d'une tâche déjà écrite, sans doute se taire.

À raison.

La Tour

Nadine Janssens

Nous vous attendions, ce jour-là, et il n'est pas stupide de penser que, si vous aviez été là, les choses se seraient passées différemment. Car nous étions convenus de longue date de nous retrouver pour assister à la destruction suprême, à l'ultime coup de bélier qui en finirait, une fois pour toutes, avec la Tour.

Haute, élancée, elle dominait depuis cinquante ans nos vies et le fleuve, en contrebas. De la terrasse située au 13e étage – l'architecte avait le sens de l'humour – et coiffée d'une ellipse que nous avions surnommée l'aileron, on pouvait contempler la vallée, les collines avoisinantes et, par temps clair, les jupes tombantes du massif des Ardennes.

Malheureusement, la Tour avait été construite à une époque où, dans l'euphorie de la modernité et du progrès technique, l'amiante dispensait à tous, entrepreneurs, travailleurs et consommateurs, ses bienfaits inépuisables.

Son sort avait sans doute été fixé lors de l'une de ces réunions fumeuses, entre maquettes et champagne, ou sur la nappe d'un restaurant italien et fin.

Six mois auparavant, vous nous aviez annoncé le déménagement imminent de nos services. I-mmi-nent. Pour une fois, nous ne pûmes vous accuser de langue de bois ou de procrastination car, la semaine qui suivit la réunion, nous faisions nos cartons et emménagions dans des bureaux dits « provisoires », dans un parc d'activité industrielle installé entre un échangeur autoroutier, des pâtures et un centre fermé pour sans-papiers.

Depuis 4 mois, à présent, les démolisseurs s'acharnaient sur *notre* Tour, loin de nos regards. Parfois, l'un d'entre nous y retournait, comme par mégarde, s'arrêtait le long du chantier et contemplait le travail des grues et des bulldozers. Il nous racontait ensuite, à la pause ou à la cantine, avec quelle patience, quelle délicatesse même, les engins rongeaient les murs, brique par brique, ou saisissaient entre leurs pinces une poutre ou un pilier pour l'extraire de cet énorme jeu de mikado.

Il n'en restait désormais qu'un squelette ouvert aux quatre vents. C'est alors que vous avez envoyé ce courriel à l'ensemble du personnel : un faire-part de décès, ce furent les mots que nous avons mis sur votre message : froid et officiel. Vous nous y conviiez à assister, tel jour, telle heure, à la destruction suprême, à l'ultime coup de bélier qui en finirait, une fois pour toutes, avec la Tour. Car vous parliez de La Tour, quand, depuis toujours, c'était *Notre* Tour.

C'est peut-être la raison de votre absence. À moins que vos motifs ne soient plus triviaux, ce qui ne nous étonnerait guère.

Bref, vous n'étiez pas là, tel jour, telle heure.

En revanche, nous, qui languissions au chevet de la Tour depuis des mois, dans un état de tristesse mêlée de la hâte d'en finir, nous

décomptions les jours. Oui, chaque jour, l'un de nous passait prendre des nouvelles de la mourante et nous rapportait fidèlement le déclin des signaux vitaux.

Le jour où l'aileron lui fut arraché, plusieurs d'entre nous écrasèrent une larme. Décapitée, la Tour fut effacée progressivement, étage après étage.

Tel jour arriva. Et telle heure.

Nous nous étions organisés. Vous avez oublié à quel point nous sommes capables de nous organiser. Mais ce qui suivit, aucun d'entre nous n'avait osé y penser, sauf, sans doute, la nuit, un soir de beuverie, le matin au réveil, enfin, dans un de ces moments où la conscience est encore tout imbibée de folie.

Des sièges pliables et des fûts de bière en suffisance, une caméra sur pied, des jumelles (plusieurs paires), des sandwiches garnis, des couvertures, des braseros et du petit bois – quoique le chantier en regorgeât –, du tabac à pipe et à rouler, un enregistreur aussi et, pour quelques-uns, un cahier et un crayon.

Nous sommes arrivés en silence et, en silence, avons disposé le tout, à distance, bien sûr : des barrières nous empêchaient de nous approcher autant que nous ne l'aurions désiré, et les contremaîtres aboyaient.

De *Notre* Tour il ne restait que les piliers du premier étage et le rez-de-chaussée. Grues et bulldozers n'en viendraient à bout qu'après six heures d'acharnement lent, méticuleux, aveugle.

Parce qu'elle souffrait, nous le savions. Elle nous avait ouvert ses fenêtres sur les infinitudes des eaux et des ciels, transportés au 13e ciel quand notre âme débordait, perdus et bercés dans les brumes orangées de l'automne. Et ces vies – les nôtres, par exemple –, avec leurs larmes

et la chaleur de leurs peaux, avaient innervé la Tour. Ses planchers, ses solives, ses étançons, son béton et ses ciments, gorgés de vies, retenues et abritées pendant plus de cinquante ans, se tordaient en hurlant.

Il faisait noir déjà quand nous avons entendu, tous en même temps, le dernier gémissement d'agonie de *Notre* Tour. Les ouvriers travaillaient à la lueur de puissants spots ; le porche où nous fumions, ces dernières années, notre clope à la pause, s'était effondré. De ses gravats s'élevait un nuage de poussière brune.

La caméra s'est arrêtée de tourner : la batterie était à plat et, de toutes façons, il n'y avait plus rien à voir. Nous ne circulions pourtant pas.

Calés dans nos sièges pliables, nous avons continué à boire jusqu'à ce que les ouvriers quittent le chantier et même après – bien après –, luttant contre le froid humide grâce aux braseros. Quelques-uns firent griller des saucisses et des châtaignes. Les pipes fumaient sans un mot, les crayons se blottissaient au creux des mains, les jumelles dans les girons.

Sans nous concerter, nous savions tous ce que nous allions faire. Ce que nous devions faire. Parfois, nous échangions un sourire triste ; d'autres, nous réécoutions le dernier soupir de *Notre* Tour, comme si, à force de l'écouter, nous parviendrions à en saisir le message caché. Nous étions contents d'avoir été là, jusqu'à la fin ; de ne pas l'avoir abandonnée. Contents aussi d'entrevoir, au-delà de ses ruines, le chemin que, d'une certaine façon, elle nous avait tracé.

Au milieu de la nuit, des gens se sont approchés, des bateliers attirés par les lueurs de nos feux, sur la butte. Nous, les naufrageurs, nous leur avons ouvert notre cercle pour partager bière et sandwiches.

Ils avaient apporté des tabacs qui goûtaient le miel et les épices du Nord.

Ils étaient curieux, nous leur avons raconté : *Notre* Tour, l'amiante, les réunions fumeuses, entre maquettes et champagne, les nappes des restaurants italiens et fins, vous et vos départs imminents. Nous avons même parlé du parc d'activité industrielle, des pâtures et du centre fermé. Ils écoutaient en hochant la tête et en buvant – ils buvaient sec, nous aimions cela.

Puis nous leur avons demandé : certains avaient voyagé loin, d'autres pas tant, c'était des salariés, comme nous, d'une grande firme, comme nous. Pas plus que nous ils ne prenaient de décisions, les décisions descendaient du ciel comme l'esprit saint sur les apôtres. Ah, il était bien fini, le temps des péniches qui glissaient librement sur les fleuves et traversaient les écluses, les flancs en mesure et la proue fière.

Entre mercenaires, nous nous sommes très vite compris. Les rires ont fusé, la musique a jailli des mains, des pieds, des gorges. Nous avons jeté bas les barrières de *sécurité* pour rejoindre le cadavre fumant de *Notre* Tour et danser sur elle jusqu'à l'aube.

Au petit matin, les bateliers sont repartis. Nous les avons accompagnés jusqu'à la berge et regardé partir l'énorme péniche et sa cargaison de rouleaux d'acier qui ne sortaient pas de nos usines – il y avait belle lurette que nos usines avaient fermé. Sur le pont, pas de linge mis à sécher et flottant dans la brise fraîche du matin. Mais nous savions que, dans les soutes, nos camarades grondaient joyeusement.

Longtemps après que nous les avons perdus de vue, nous avons laissé nos yeux traîner dans l'eau. Bercés et perdus. Transportés dans l'aube.

Elle était jaune et orange, avec des voiles de brume qui nous

caressaient que nous en frissonnions. Nous avons fini les sandwiches et, sans un mot, commencé à ranger les sièges pliables, les fûts de bière vides, la caméra et son pied, les jumelles, les braseros encore chauds, les blagues à tabac, l'enregistreur, les cahiers et les crayons.

Les voitures étaient chargées : nous avons démarré. En chemin, nous nous sommes arrêtés pour prendre un café très noir chez Manolo, à l'entrée du parc d'activité industrielle. Mais, bien sûr, vous ne connaissez pas Manolo. Vous n'y avez jamais mis les pieds, ou alors en vous pinçant le nez et en vous lavant les mains tout de suite après.

Nous parlions et grognions et buvions les jattes de *caoua* trop sucré, brûlant et bon, ça oui qu'il était bon. Manolo est venu s'asseoir avec nous ; il avait compris et nous a offert le cognac, pour accompagner le café.

Quand nous sommes sortis, le silence est retombé sur nous comme une accolade. Dans nos pupilles dansait l'aube jaune et orange qui rappelait la danse sur les ruines de *Notre* Tour et les flammes de la nuit passée.

Le centre fermé sommeillait encore. Tranquillement, nous avons sorti des coffres des voitures le bois ramassé sur le chantier ; nous l'avons disposé tout le long de la porte-mirador principale, et à d'autres endroits aussi, le long des murs barbelés.

Le feu a pris très vite, on eût dit qu'il n'attendait que ça depuis si longtemps. Un vrai feu de joie. Nous avons branché la sono et dansé une carmagnole endiablée. Dans le centre fermé, les fenêtres se sont ouvertes, les sirènes se sont mises à glapir et les gardes à rugir. Ça courait dans tous les sens. Les pompiers sont arrivés peu avant les flics, et nous les avons applaudis, avant de nous barrer.

Derrière nous, les sans-papiers, hagards, regardaient sans y croire

les portes ouvertes sur l'incendie. Puis ils s'y sont engouffrés peu à peu dans une saignée continue. À l'arrivée des forces de l'ordre, le chaos régnait et le centre était vide, hormis les gardiens. Le directeur et les assistants sociaux attendaient aux grilles, les bras croisés sur leurs poitrines grelottantes.

C'est vrai qu'il fait froid, ce matin.

Nous vous avons attendu à la porte des bureaux provisoires, mais vous n'êtes pas venu. Ce n'est pas grave ; nous sommes juste à côté de l'échangeur autoroutier, nous avons des voitures et une folle envie de continuer la fête sauvage en l'honneur de *Notre* Tour.

En quelques minutes, nous parvenons chez vous. À vos fenêtres, les rideaux frémissent. Nous sortons les sièges pliables, des fûts de bière en suffisance, la caméra sur pied, des jumelles (plusieurs paires), des sandwiches garnis, des couvertures, des braséros et du petit bois, du tabac à pipe et à rouler, un enregistreur aussi et, pour quelques-uns, un cahier et un crayon. Et nous vous attendons avec, dans les tripes, un rire énorme et carnassier.

Gros gibier

Albino Franckie

Robert et René – au bar c’était plutôt Bob et Néné – logeaient chacun dans leur caravane sur le terrain qu’un de leurs potes clamsé d’une cirrhose leur avait légué. Sur la parcelle d’un hectare durement gagnée sur la garrigue trônaient encore quelques oliviers, une cuisine en dur équipée d’un barbecue et d’un congélateur, puis tout au fond un petit *mazet*. Lequel abritait l’objet de toutes les attentions : un alambic artisanal grâce auquel nos deux compères confectionnaient un de ces pastis maison propre à vous liquéfier la couenne et vous faire illico passer aux aveux. La marmite, comme ils l’appelaient, faisait plus qu’arrondir les fins de mois car elle desservait tout le quartier en sous-marin. Les premiers servis étaient bien sûr Bob et Néné, et quand ils ne distillaient ni ne se cuitaient, ce qui revenait au même, ils allaient à la chasse. Et quand la chasse était fermée, ils braconnaient. « Quand on a pas le droit, on prend le gauche », insistait Néné.

On était début septembre et le congélo était vide comme les pognes de Job. On allait tout de même pas se laisser crever de faim ! Aussi Bob décréta :

— Néné, sors-moi le gros câble, on va lever du groin.

Sitôt dit sitôt fait : les collets furent posés à quelques encablures de

là, par-delà le *clapas* pétri de ronces qui bordait le terrain, suffisamment loin qu'un malotru ne puisse remonter jusqu'à eux en cas d'indiscrétion, et suffisamment près pour que le rapatriement du gibier ne posa pas de souci. Car *avé* le gros câble on ne se contenterait pas de lapins : on visait le marcassin. Et si le gros s'y laissait prendre, ma foi, ce serait toujours bon à becqueter en daube.

Les jours suivants, pendant que Bob distillait les fenouils et le thym, Néné filait dans la brousse afin de relever les compteurs. Au troisième jour, il y eut un marcassin. Le congélo reprit du service. L'aïoli prenait bien. On décida de poursuivre encore un peu, même si chaque nouvelle journée constituait une chance de plus de se voir *escagasser* par le garde-chasse. Quoique le cas échéant, on pourrait toujours s'essayer à lui clouer le groin à coup de barriques de *pastaga*. Au quatrième jour les rôles furent inversés : Néné batifolerait dans les vapeurs d'anis pendant que Bob irait au rapport. Mais quand Bob revint, il était surexcité, les yeux exorbités et tremblant de la tête aux pieds. Ses premiers balbutiements furent :

— Putain con putain de con de sa mère...

Puis :

— Néné, sors-moi la carafe de trois-six, faut que je m'en cogne un gros !

Peu habitué à voir son pote en transe, Néné s'exécuta. Quand Bob eut levé le coude par quatre ou cinq reprises, il ne tremblait plus et avait retrouvé un semblant d'apparence normale. Il arbitra :

— Ho putain de con, ho l'enculé !

— *Quesse-y-a*, tu me fous les foies, articula Néné qui, pris de

contagion, s'en enquilla deux-trois.

— Ma naine, on est dans la merde jusqu'au cou. Prends cette putain de bonbonne et suis-moi. Ho pute de mort, ho l'enculé !

Arrivant sur le site, c'est Néné qui se mit à trembler, à jurer tout ce que son père lui avait appris et à réclamer bonbonne.

Le pauvre type était immobile comme un pantin désarticulé, le visage violacé et le cou tout boursouflé par le câble qu'on ne voyait plus tellement il était enfoncé. Ses yeux étaient révulsés. Inutile de s'abaisser à lui tâter le pouls : le gugusse était d'évidence plus rectifié que le contenu d'une boîte de pâtée pour chien de chez Royal Canin. À ses côtés, un panier d'osier renversé débordait de *lactarius sanguifluus*, communément nommés pinins, dont quelques spécimen laissaient échapper une généreuse coulée de ce rouge vif si caractéristique.

— On peut pas laisser ça là, hasarda Néné.

— Ouais, articula Bob. Si un autre le trouve, on est les premiers sur la liste.

— Bon. Encore une lampée, et on ramène le gibier, fit Néné. *Avé* la garniture, plaisanta-t-il en désignant du doigt les *champipotes* débordant du petit panier...

Il n'y avait pas franchement de quoi rigoler, mais le trait d'humour rasséréna les deux compères qui s'exécutèrent. Après tout, c'était pas plus compliqué qu'un gros sanglier. C'est comme tel qu'on le traita en arrivant : il prit la place restante dans le congélo. Ça ne réglait pas le problème, mais ça laissait le temps d'y réfléchir.

Ils étaient attablés sous la tonnelle de glycine couvrant la cuisine d'été, chacun graillant sa cuisse de marcassin rôti.

—Y a pas intérêt à traîner, dès fois que l'inspecteur Canardo ramène sa fiole, fit Néné.

— *Ouep*, fit Bob.

— On pourrait le distiller par petits bouts, suggéra Néné en servant deux pastis boueux comme les tranchées de Verdun.

— Ça va prendre un temps de dingue ! Quitte à se lancer dans la découpe, autant le coller samedi dans la daube de l'amicale des boulistes. Ce sera vite écoulé, on attend deux cent personnes, assura Bob.

— Est-ce que ça a le même goût ? La même texture ? s'enquit Néné

— T'inquiète, répliqua Bob. Cette année on leur sortira un *pastaga* à soixante-cinq au lieu des cinquante-cinq habituels. Et on y ajoutera un peu de méthanol. Après l'apéro crois-moi que plus personne saura s'il bouffe du sanglier, de la girafe ou du mycophage ! Et le plus fort c'est que le lendemain personne s'en souviendra, tout en tchatchant qu'elle était bonne cette daube comme jamais ils en ont *tchapé* de la comme ça…

— Merde alors, et on fait quoi avec le crâne, les dents, les os ? remarqua Néné. On ferait mieux de le filer à bouffer aux sangliers.

Bob essuya ses lèvres graisseuses au revers d'une manche de son tablier.

— Non, c'est le même problème. Il faut nous résoudre au plus simple : il faut l'enterrer, dit Bob à contrecœur.

— Admettons, fit Néné dépité. Mais où ?

— Sous une caravane, proposa Bob entre deux bouchées. On en

déplace une, on creuse, on envoie le pâté, on la remet dessus et basta. Qui irait chercher là-dessous ?

— Et pour choisir la caravane ? interrogea Néné.

— À la régulière, conclut Bob. Concours de pastis, le premier qui tombe décroche la timbale et emporte le jambon.

Néné succomba le premier. Le lendemain sur le coup des midi, on déplaça sa caravane à la main, accompagnant l'effort de force jurons de charretier, ce d'autant que la gueule de bois était carabinée. Creuser, balancer le surgelé, reboucher, replacer la caravane, tout cela prit facile cinq heures. Cinq heures à suer l'anis à gros bouillons. Cinq heures à distiller à l'envers. Mais comme Néné aimait à le souligner, rien de tel qu'un exercice physique répétitif pour se relever d'une grosse *pastagade*.

On brûla le panier d'osier dans le barbecue où grillaient les pièces de marcassin. Les sanguins coupés en quatre, salés-poivrés, saupoudrés d'ail et de thym revenaient dans l'huile d'olive. On porta un toast en guise d'oraison funèbre :

— À ce pauvre malheureux, déclara Bob.

— À ce pauvre malheureux assez couillon pour se baiser la gueule tout seul dans un collet, enchérit Néné.

— On l'aimait bien quand même….Qu'est-ce-qu'il a pu nous régaler avec ses champignons ! fit Bob, la larme à l'œil.

— Aux camarades fossoyeurs qui ont bien bossé, coupa Néné.

— Amen, conclut Bob avant de trinquer.

***

Le lendemain vers onze heures, un type rondouillard et rougeaud cognait au portillon. Il tira Néné des bras de Morphée. Sa gueule de bois disparut en une seconde quand le type se présenta en exhibant une plaque de police :

— Lieutenant Martinez, bafouilla le gros avec un fort accent sudiste.

— Que puis-je pour vous ? s'enquit Néné.

— J'enquête sur la disparition d'un ramasseur de champignons... J'ai besoin d'interroger tout le voisinage, ça fait un paquet de bornes à se taper. Ça vous embêterait de me laisser entrer, j'ai vraiment besoin de m'asseoir, demanda le flic en nage.

— Pas du tout, entrez-donc, inspecteur.

— Lieutenant.

— Pardon, lieutenant. Entrez et venez vous asseoir sous la tonnelle.

— Vous vivez seul ici ? s'enquit le fonctionnaire.

— J'ai un pote qui vit dans l'autre caravane, là-bas.

— Vous voulez bien aller le chercher, j'ai besoin de lui aussi.

— Bien sûr. Faites comme chez vous, inspecteur.

— Lieutenant.

— Pardon, lieutenant.

Glissant sa citrouille par la porte entrebâillée de la caravane, Néné héla Bob :

— Bob, debout mon gars, on a de la visite.

— Non, pitié, *rhaaaaaa*, articula Bob.

— C'est un perdreau, susurra Néné.

— *Heing* ? Bon, j'arrive, fit Bob dont la voix s'était éclaircie comme par enchantement.

— Mais c'est pas l'inspecteur Canardo, précisa Néné, c'est le

lieutenant Martinez.

— Laisse-moi causer, ça me connaît.

Les deux compères s'amenaient vers la *cuistaudière* estivale quand ils virent le *poulaga* jetant ses yeux de *poulaga* partout sur le terrain, sans épargner la caravane de Néné.

— Bonjour lieutenant, fit Bob.

— À la bonne heure ! répliqua le gradé en levant les yeux.Votre ami me qualifiait tantôt d'inspecteur.

— Faisez pas attention, il y connaît rien. On voit de suite que vous avez la classe d'un lieutenant, mon lieutenant. On vous offre le café ? proposa Bob.

— Vous auriez pas quelque-chose d'un peu plus costaud ? questionna le gros.

— Néné, ordonna Bob, va nous chercher la bouteille de pastis que nous a offert la cousine d'Espagne... Et que nous vaut l'honneur de votre visite, lieutenant ?

— J'enquête sur la disparition d'un type dont la femme prétend qu'elle ne l'a plus revu après qu'il est parti ramasser des champignons dans le coin.... À ce propos, vous savez s'il en pousse par ici ?

— On trouve quelques lactaires, guère fameux, si vous voulez mon avis.

— Je m'en doutais. Mais venons-en au fait : avez-vous remarqué quelqu'un ou quelque chose d'inhabituel en rapport avec mon affaire ces derniers jours ?

— À vrai dire non, mon lieutenant.

Quand Néné revint avec la *boutanche*, il servit trois anis à vous faire tomber Boris Eltsine du haut son char étoilé.

— On vous accompagne, mon lieutenant, fit-il.

— C'est pas une obligation, répliqua ce dernier. *Fatche-de-con*, j'ai eu un de ces repas de famille chargé hier, vous savez ce que c'est... Rien de tel que d'en remettre une couche pour remonter la pente, pas vrai ?

— Pour sûr mon lieutenant, fit Bob.

— Vous nous l'ôtez de la bouche, ajouta Néné.

— Bon alors aucun de vous n'a rien vu ni entendu d'inhabituel ces derniers jours, insista le condé en tombant son verre en deux temps.

— Non, rien de rien, sans ça on vous le dirait mon lieutenant, pas vrai Néné ? dit Bob.

— Non, vraiment. Un autre mon lieutenant ? ajouta Néné qui prenait le pli.

— C'est pas de refus, fit l'officiel. Vachement bon votre pastis, les gars. Ça vient d'Espagne ? Sans blague, j'ai de la famille là-bas, jamais tâté un truc pareil.

— Merci lieutenant. Pour rien vous cacher, c'est une cousine qui l'arrange un peu…Elle ajoute des trucs à elle, je crois, précisa Bob.

— Félicitez-la de ma part, fit le poulet en tombant son verre cul-sec. Bon ben c'est pas le tout, j'ai un fantôme sur les bras. Si vous remettez quoi que ce soit, même un détail insignifiant, vous m'appelez. Voici ma carte.

— On n'y manquera pas, conclut Bob.

Le flic était hors de portée quand Néné déclara :

— Merde, on est tombés sur un champion !

— Justement, je m'en méfie, répliqua Bob. Ce type à l'air de bien tenir le *taga*, et j'ai pas trop aimé sa façon de fourrer son groin dans le terrain.

— On va quand même pas déplacer à nouveau notre guignol, ce serait pas catholique, observa Néné.

— T'as raison, on risquerait d'aggraver la situation.

— Alors ?

— Alors sers-nous deux jaunes, conclut Bob.

Néné concocta deux *pastagas* à vous envoyer le grand Bukowski *himself* pointer aux alcooliques anonymes.

Le lendemain sur le coup des midi, le lieutenant Martinez cognait au portillon. Comme la veille, ils s'installèrent tous trois sous la tonnelle. Histoire de mettre tout le monde à l'aise, Néné envoya trois jaunes plus corrosifs que l'agent orange utilisé par les ricains au Vietnam.

Le lieutenant dégaina le premier :

— Alors les gars, toujours rien remarqué d'inhabituel ?

— Tout est calme comme la surface d'un pastis à touriste, pas vrai Néné ? harangua Bob.

— C'est comme il dit, mon général, lâcha Néné.

— Avec tout au plus un petit caillou qui vient troubler la surface, commenta le gradé en touillant dans le jaune avec son index.

— Qu'insinuez-vous ? interrogea Bob.

— Je veux dire que ma venue précède celle d'une équipe cynophile avec bulldozer et tout le tremblement. Toujours rien à déclarer ?

Après que leurs regards stupéfiés se furent croisés, ils comprirent qu'ils étaient acculés. Néné improvisa :

— C'est pas notre faute, chef. En se baladant dans la garrigue, on a trouvé un pauvre type coincé dans le collet d'un de ces salopards de braconniers. Vu qu'il était raide comme le Christ, on s'est dit que ce

serait pas chic de le laisser sans sépulture à la merci de ces charognards de sangliers, alors...

— Alors vous l'avez enterré sous cette caravane, là-bas, dit le lieutenant en la pointant du doigt. Vous avez dû en suer une sacré chiée de litrons, c'est que la terre est dure dans le coin ! Allez, vous cassez pas la binette et versez-nous plutôt un de ces *pastagas* dont votre cousine a le secret. Fortiche la cousine !

— Merde, pourquoi vous nous arrêtez pas, demanda Bob pendant que Néné servait trois jaunes à vous rendre plus blanc que blanc un café au lait confit au rhum Charrette.

— Parce-que les coupables ont tout avoué et sont déjà sous les verrous, répliqua le superflic. Les deux compères restaient sans voix, complètement groggy. Le lieutenant ajouta :

— La nénette a fissuré. Et elle a balancé son amant. C'est lui qui a étranglé le mari avant d'avoir la brillante idée de l'abandonner là où vous l'avez trouvé. Mais l'inspecteur Canardo était là pour vous sauver la mise, bande de veinards. Vingts ans au congélo, une grande glacière sans *pastaga*, sans soleil et sans cigales, mauvais scénario, pas vrai ?

— Sacré nom d'un groin ! On vous doit une fière chandelle, inspecteur, fit Néné.

— Lieutenant, rectifia Bob. Et pour la caravane, comment avez-vous deviné ?

— Pardi ! commenta le gros. Rien ne peut pousser sous les roues d'une *carluche*. Pour qu'une touffe d'herbe en dépasse à l'horizontale, il faut qu'elle ait été écrasée par la roue. Et donc que la digne demeure des gitans ait été déplacée récemment.

— *Fiou*, vous nous avez bien *espanté*, mon général, fit Néné en distribuant trois *tagas* à vous rendre hilare devant les bombardements

d'Hiroshima et Nagasaki.

— Merci. Mais vous êtes pas sortis d'affaire pour autant, ajouta le finaud. Dissimulation de cadavre, ça va chercher dans les deux ans. Et puis poser des collets, c'est pas des manières de bon chasseur, hein les gars ? Mais bon, tant bien, possible que tout finisse par s'arranger, conclut le lieutenant en fixant intensément le petit cabanon au fond du terrain.

— Néné, sors-moi une barrique de cinquante-cinq ! brailla Bob. Tu ne vois donc pas que le lieutenant a une grande famille à abreuver ?

Poète, prend ton luth

Georgie de Saint-Maur

Faisant fi de ses légitimes hésitations, Pierre Martin écarta fermement le squelette qui partit en morceaux. Il plongea sa main dans l'anfractuosité, tâtonna dans de vieilles étoffes corrompues et palpa la volute et les chevilles de l'objet...

— Je l'ai, s'écria-t-il.

Marcelle colla ses doigts sur son ventre arrondi. Le bébé lui donnait de petits coups de pied.

La trouvaille de Pierre était là, carrossée comme Mata-Hari.

Le crin de l'archet était complètement pourri et le fond taché de ronds d'humidité, mais quelle importance si c'était vraiment un Scheissberg ?

— Te rends-tu compte Marcelle ? Si ça se trouve nous avons déniché le fameux *chumpschmuck*.

— Qu'est-ce que c'est ? dit Marcelle.

— Kurt Scheissberg a fabriqué si peu de violons qu'ils portent tous un nom. Généralement celui de leur acquéreur. Tout le monde pensait que le *chumpschmuck* avait brûlé dans l'incendie de 1829. C'est une légende qui vaut une fortune. Nous aurons largement de quoi nourrir notre bébé.

— Tu en es sûr ? Oh, comme je suis contente. Bravo Pierre.

Très sensible aux compliments, Pierre Martin roucoula comme un dindon chinois. À vrai dire il n'y connaissait pas grand-chose en matière de lutherie et il venait d'étaler tout son savoir d'un seul coup.

Il tourna et retourna l'instrument sous toutes ses faces. Était-ce le vernis qui lui donnait cette qualité supposée exceptionnelle ? Pierre Martin n'était pas violoniste, mais il avait du flair.

Le musicien Zvandolfsky, célèbre virtuose, lui avait fait confiance et il avait bien fait. Brandissant le violon comme un trophée Pierre Martin entama une danse de joie.

— Nos ennuis sont finis Marcelle, en route pour l'Albert Hall.

À South Kensington, annoncé à grand renfort de publicité, un test d'écoute par une audience d'un prodigieux ménétrier jouant alternativement de deux violons derrière un rideau, devait prouver au monde entier l'importance de cette découverte inespérée.

Zvandojfsky attendait pour interpréter un solo décisif. Mais il piaffait d'impatience, aucune trace de ses comparses.

Marcelle et Pierre Martin firent irruption dans les coulisses, l'instrument à la main.

Le maestro était au comble de l'excitation. Il fallait savoir !

La seule manière connue était de pisser dans ses ouïes. C'est quand il serait plein qu'il sonnerait comme un vrai Scheissberg

— Bon puisqu'il le faut, dit Pierre Martin en déboutonnant sa braguette.

— Mais non dit le violoniste. C'est de l'urine de femme enceinte qu'il nous faut.

— Pourquoi ? demanda Marcelle soudain concernée au premier chef.

— Mais parce qu'elle contient une hormone *chorio-*

gonadotrophique, répondit sans bégayer Zvandorfsky, c'est elle qui donne à l'instrument cette sonorité sans pareille.

— Ah ? s'étonna Pierre Martin. Pourquoi ?

— Vous comprenez, c'est très simple : la résonance magnétique a prouvé que l'âme d'un violon Scheissberg contient des anticorps monoclonaux. L'hormone présente dans l'urine va se lier à un anticorps, puis monter le long de l'âme, pour l'imbiber.

— Bigre. Je ne me doutais pas que c'était aussi compliqué.

— Eh si. Il n'est d'ailleurs pas facile d'en jouer.

— À cause de l'odeur ?

— Non, dit Zvandosfsky en empoignant un archet, à cause de sa sonorité suraigüe. L'arrière-grand-père de Scheissberg urinait sans cesse sur un arbre, toujours le même, ce qui a ralenti sa croissance. C'est ce ralentissement qui a créé un bois plus dense et donc plus apte à donner de l'emphase aux sons.

— Je vois, dit Pierre Martin, tout s'éclaire dans mon esprit. Marcelle, nous avons besoin de toi.

— Ah non, dit Marcelle.

Toutes sortes de pudeurs l'envahissaient.

— Je n'ai pas envie, opposa-t-elle.

— De l'eau, il faut la faire boire ! proposa le maestro.

— Sois gentille. Pense au petit.

— Allez-y, nous ne regarderons pas.

Marcelle releva sa robe.

Elle enfourcha la table d'harmonie, coinça les éclisses entre ses jambes et pissa longuement dans le violon.

Zvangomsky était si énervé qu'un tic nerveux déformait son orteil.

Il empoigna le violon qui dégoulinait de pisse et cala sa tête sur la mentonnière.

Un son horriblement discordant envahit l’espace.

Aucun doute, c’était bien un Scheissberg…

Palimpseste

Julien Boutreux

Je ne le supportais pas. Il était jaunasse, et puis cette frise au milieu, c'était d'un goût ! Sans compter les espèces de fleurs géantes, davantage des taches d'un rouge passé qu'autre chose. Bref, il fallait l'arracher. On y a mis un certain temps le premier jour ; tout l'après-midi à vrai dire. C'est qu'il tenait bien ! Ma femme et moi avions entrepris de tirer dessus et puis… advienne que pourra ! Mais ça ne venait pas par pans entiers comme on l'aurait aimé. En fait, de tous petits morceaux se déchiraient entre nos doigts ; où qu'on prenne, il n'en venait pas plus. C'était horripilant, et épuisant. Le soir venu, on n'avait presque rien enlevé de ce fichu papier peint, et ce qui restait collait vraiment bien.

Le lendemain, je suis allé acheter un produit pour décoller les tapisseries. On en a aspergé toute la surface des murs. On a laissé agir un certain temps, puis on y est allés à la spatule. Le papier n'est pas venu facilement, loin s'en faut, mais quand même il est venu. Pas tout, mais une bonne partie au final. Le problème, c'est que ce satané produit chimique nous donnait des rougeurs et des démangeaisons, bref des sortes d'allergies. Alors ma femme a jeté l'éponge, et j'ai dû me sacrifier pour la cause (et la chambre) commune, c'est-à-dire

continuer seul. Je me suis échiné toute la journée, et je n’étais pas mécontent de l’avancée du chantier le soir venu. Je suis allé me doucher, et quand je me suis couché, c’était un peu moins frustré que la veille : le plus gros était fait.

Après le petit déjeuner du lendemain, je suis retourné voir le travail accompli pour évaluer ce qu’il restait à faire et comment on allait s’y prendre. C’est un cliché, je sais, mais en entrant dans la pièce, la tasse de café que je tenais à la main m’a échappé et s’est renversée sur le sol. S’il y avait eu du carrelage à la place du lino, elle aurait explosé, mais peu importe. Ce qui m’avait causé cet effet, c’est que le papier peint recouvrait les trois quarts des murs. C’était impossible. J’avais au contraire mis le plâtre à nu sur plus des trois quarts de la surface. Je m’étais crevé hier pour ça. C’était impossible ! Soit j’étais en train de rêver, soit j’avais rêvé la veille. Pourtant, ni alcool ni fumette avant d’aller au lit, pas de médicaments non plus, ni trouble psychiatrique diagnostiqué à mon actif. Qu’est-ce qui se passait, bon sang ? Je devenais dingue, ou quoi ? Mon cœur faisait de gros boums et je sentais les veines de mon front palpiter ; la sueur dégoulinait sur mon visage, dans mon dos, partout. Je devais être blanc comme un linge. Je m’assis sur le lino, sans plus penser qu’il était couvert de café. Ma femme allait me pendre pour un cinglé, c’était sûr. Elle n’était pas venue voir mon boulot la veille au soir. Que faire… ? Ne rien dire, et m’y remettre. Voilà. C’était la meilleure solution. Oublier cet incident, et bosser comme si de rien n’était. Je suis allé me passer de l’eau sur le visage ; j’ai pris un autre café. Et j’ai recommencé. Il restait du produit, donc pas de problème. À vrai dire, ça m’a paru encore plus difficile. Peut-être parce que j’étais un peu perturbé par les évènements ? En tout cas, j’ai eu l’impression que le papier

s'accrochait encore plus. Quel salopard, avec sa tarte de frise et ses fleurs obèses toutes dégueulasses ! Bref, j'ai mis les bouchées doubles, j'en ai bien bavé, et je suis arrivé grosso modo au même résultat que la veille. Ma femme était partie voir sa famille. Elle ne rentrerait que le lendemain – pour inspecter les travaux finis. C'était bien dommage, parce que… attendez la suite. Je suis donc allé me doucher. J'essayais de ne plus trop penser au truc bizarre du matin. Pas facile. J'ai mangé et je me suis couché en pensant que le lendemain, je lui règlerais définitivement son compte, à cette horreur de tapisserie miteuse.

Dès mon réveil, je me suis précipité dans la pièce à retapisser sans même avoir avalé une bouchée de mon petit déjeuner. Vous avez deviné ? Vous êtes plus malin que moi, alors, parce que si on m'avait dit que tout serait dans le même état qu'avant mon travail de la veille, je crois que j'aurais pris mes jambes à mon cou. Et pourtant, c'était ce qui m'attendait : les murs aux trois quarts recouverts, au moins. Comme si je n'avais pas passé ma journée à arracher cette saleté qui allait me rendre dingue. D'ailleurs, je le suis devenu un peu. Je me suis mis à taper contre les murs, à griffer le papier, à en arracher tout ce que je pouvais à mains nues – c'est-à-dire pas grand-chose. À ce moment, j'aurais juré que ces fleurs étaient en fait des taches de sang. Là, j'ai paniqué. J'ai commencé à imaginer des histoires débiles à dormir debout, d'une chambre dont les murs écrasaient ses occupants, dont le papier peint épongeait les restes sanglants… Je suis sorti m'aérer. J'ai réfléchi. Je décidai de peindre par-dessus. Il ne voulait pas qu'on l'enlève, ce salopard ? Eh bien, soit : j'allais le recouvrir. Je suis allé acheter quelques litres de peinture appropriée, beaucoup plus qu'il n'en fallait à vrai dire, car je prévoyais que plusieurs couches seraient nécessaires. De multiples couches.

De retour à la maison, j’ai barbouillé frénétiquement, au rouleau d’abord. Mais il absorbait tout, cet enfoiré de papier ! Je travaillais les fenêtres ouvertes pour que ça sèche plus vite, et j’avais aussi placé deux ventilateurs dans la pièce. Il pensait peut-être m’avoir ? J’allais lui montrer qui était le plus malin ! Je voulais sa peau, et j’allais la prendre... Ça a séché très vite, et pour cause… On ne voyait presque plus rien de la peinture. Il avait tout avalé. J’ai recommencé, et puis j’ai changé mon fusil d’épaule : j’ai continué au pistolet. J’ai pulvérisé tout ce que je pouvais. À la fin, la chambre était repeinte, en beige. Ouf. Ma femme rentrait le soir. Je me voyais déjà lui expliquer que le papier s’enlevait vraiment très mal, qu’à cause de cela j’avais dû y renoncer et finalement opter pour la peinture. Je ne savais pas trop ce qu’elle en penserait. Au moins, j’avais pris une couleur qui lui plairait. Le plus difficile serait de la convaincre de ne pas faire la chambre à coucher dans cette pièce. Parce que pour ma part, je savais bien que je ne pourrais pas y fermer l’œil.

Quand dans la soirée elle rentra, j’eus à peine le temps d’essayer de lui expliquer les choses. Elle se dirigea directement vers la pièce, lançant à la ronde : « Alors, tu en es où ? ». Je n’y avais pas remis les pieds depuis que j’avais fini, quelques heures auparavant, et le papier était revenu, comme si je n’avais rien fait. Nulle trace de peinture, même pas les preuves de mon travail de l’après-midi – rouleaux, pistolet, bâches tachées, ventilateurs, pots vides – que j’avais rangées dans le garage. Ma femme s’arrêta net, tourna son visage vers moi. On allait avoir une explication. Le plus difficile en fait, ce serait de la convaincre de mettre en vente la maison qu’on venait d’acheter.

Juste la vie

Serge Cazenave-Sarkis

« Bien ou mal prendre la vague ne calmera pas l'océan. La vie, c'est pareil. On n'y pourra rien changer – à savoir qu'elle ne ressemble en rien à l'image que nous nous en faisons… »

Feuillet n°17, conservé comme pièce à conviction.

***

C'était la fin de l'hiver, le soleil était d'un beau blanc. Premières primevères. Par la fenêtre je voyais le bûcher. Il nous restait encore deux bons stères de charme.

Ils sont rentrés sans frapper, la porte n'était pas fermée. Pourquoi l'aurait-elle été ? Nous étions à table. Brigitte et moi. Nous n'avons pas d'enfant. Je n'ai rien compris. En trois secondes : ils ont pris le chien, ont ouvert l'insert et l'ont jeté dans les braises. Mon épouse a à peine eu le temps de crier. Sa mâchoire inférieure a disparu au fond de sa gorge. Je n'ai rien vu venir. J'ai seulement vu son sang gicler dans mon assiette. J'ai saisi un couteau et me le suis planté dans la main gauche. Ne me demandez pas pourquoi – peut-être pour leur montrer que je pouvais faire pire qu'eux... qu'ils ne m'intimidaient pas. J'entends encore leurs rires. « Pas con ça ! » Ils ont pris celui de ma

femme et me l'ont planté dans la main droite. Immobilisé, je me suis retrouvé crucifié sur la vieille table en pin de la cuisine. Ça m'a sauvé la vie. Juste la vie.

J'ai repris connaissance dans l'après-midi. La maison était dévastée. Mon chien était parti en fumée et sous le buffet renversé ma femme gisait assommée.

J'étais trempé. Je crevais de froid. Ils avaient descellé l'évier. L'eau giclait jusqu'au plafond pour retomber en cataracte sur ce qui restait de paillasse. Le micro-onde et le grille-pain baignaient dans l'eau. Le réfrigérateur aussi était renversé. Tout ce qu'il contenait avait été éparpillé sur le carrelage inondé. Sa veilleuse fonctionnait toujours. Un réflexe, un hasard, une chance – à l'instant où je levai les pieds pour ne pas mourir électrocuté, je vis la main de ma femme battre l'eau comme le font les canards pour prendre leur envol. Une seconde, deux… puis sa main retomba… trois… le compteur finit par disjoncter.

Reprendre contact avec le sol. Retirer les couteaux – et hurler.

Mise à part l'extraction du premier couteau, de ces résolutions, je ne sais celle qui me fut la plus intolérable. Fermer l'arrivée d'eau peut-être ? Sortir dans le jardin et sentir la fraîcheur du soir annoncer la nuit ? L'odeur de brûlé ? La disparition de la grange des Thomas qui nous bouchait la vue sur la Loire ? Les Thomas justement, et les autres, les habitants du hameau : Hétenau, Garibert, Sauvageau, Pernel… tous absents !

Le portail était resté grand ouvert. Je ne savais comment placer mes mains. En les maintenant serrées contre mes cuisses, la douleur était plus supportable. La route était déserte, je ne pouvais pas m'empêcher de regarder derrière moi. M'éloigner de Brigitte était une torture. Arrivé devant la petite maison de Garibert, un silence opaque me

terrifia : je venais d'interrompre mes hurlements.

La tête de Garibert dépassait de ses volets mi-clos. Prisonnier des battants et garrotté, son cou avait été pressé à la limite de la rupture. Une fourche, pointes tournées vers le ciel, soutenait son pauvre visage supplicié. D'un coup de pied je fis basculer l'outil. Bien qu'il fît sombre à l'intérieur de la pièce, je pus entrevoir par l'entrebâillement que le corps en partie dénudé de mon ami avait été humilié. Vivait-il encore, ou avaient-ils attendu qu'il soit mort pour l'empaler ainsi ? À soixante-quinze ans Garibert était resté célibataire. Les femmes ne l'avaient jamais intéressé. Mieux, il ne les aimait pas. Se pensant seul, il n'était pas rare de le voir pisser sur des Kleenex qu'il abandonnait bien en vue sur le bord des routes. « Ah ! Regarde-moi ça…, feignait-il de s'offusquer, elles sont dégueulasses ces femelles !... » Ayant connu sa mère, nous n'osions rien dire. Il avait assez souffert. Ce qui n'était pas le cas de mes autres voisins. Tous et toutes ne s'étaient pas gênés au fil des ans pour s'autoriser quelques fantaisies. Dans ce hameau isolé du centre de la France, la promiscuité aidant, tout le monde avait couché avec tout le monde, et le cycle des amours interdits aurait pu continuer encore longtemps si la cruauté d'une bande de la pire espèce n'avait pas eu l'idée radicale d'y mettre un terme.

Finis les attentats dans les lieux prestigieux, symboliques et peuplés – églises, temples, synagogues, mosquées, musées, salles de spectacles... Terminés les détournements d'avions, les bombes dans les transports en commun – trains, bus, métros… Non, l'épouvante devait s'accomplir loin des médias, loin de tout, sans témoin de préférence, et frapper au hasard. En silence. Salement. N'importe où, et surtout partout où on ne l'attendait pas. De jour comme de nuit. Et qu'importe

le nombre et la qualité des victimes. Le moindre abri de berger perché à trois mille mètres d'altitude pouvait s'avérer être un lieu funeste. L'ombre d'un saule pleureur, la quiétude d'un cours d'eau, les squares où jouent les enfants, les bancs publics chers aux amoureux… les chambres d'hôtel bon marché, les repas entre amis, les stations de bord de mer hors saison, les estrans parsemés de pêcheurs à pied pacifiques… les maisons de retraite, les cliniques, les salles de réveil, de soins palliatifs… Partout où pourrait s'immiscer un homme, d'autres hommes seraient en danger. Chaque pierre, chaque arbre, chaque buisson, chaque visage étranger devait inspirer la peur. Toute chose devait donner l'impression d'avoir été piégée, empoisonnée. D'être contagieuse. Toxique. Mortelle. Depuis quelques semaines, des meurtres de masse inexpliqués avaient lieu dans les endroits les plus inattendus. Leur but ? Briser le ciment qui nous liait. Qui sait ?… Sans revendication, tout était imaginable.

Je revois encore la face joviale de Pernel : « Tout ça, c'est des conneries ! C'est politique… des racontars de journalistes ! Qu'est-ce qu'ils en ont à foutre de nous autres ? » Nous autres justement, comme on aurait aimé le croire, mais les informations étaient alarmantes. De nombreux crimes avaient été perpétrés dans des communes à mille lieues de se préoccuper des affres de la planète… Alors, pourquoi pas chez nous ? « Mais non ! avait affirmé Pernel se murant dans son déni, ce que vous pouvez être cons ! Vous ne voyez pas que les politicards font tout ce tapage pour masquer leur incapacité… tout va mal… alors ils trouvent trois connards qui n'ont rien d'autre à foutre que d'égorger dix petites vieilles, et c'est parti pour la grande parano nationale ! Laissez pisser, j'vous dis, des conneries, c'est des conneries ! »

La hache qui lui avait fendu le crâne n'avait rien d'une plaisanterie, pareil pour ses deux hémisphères qu'on lui avait retirés pour les

remplacer (étonnante illustration de sa bévue) par les globes oculaires de sa progéniture.

Hébété, hélant mes voisins, je me déplaçais de maison en maison pour découvrir partout les mêmes horreurs. Les lignes téléphoniques avaient été coupées, tous les véhicules mis hors d'usage, et je ne pus mettre la main sur aucun portable qui ne soit pas détruit. Désespéré, je m'apprêtais à rejoindre à pied le village lorsque, profitant du vent léger qui venait de se lever, étrangère à la folie des hommes, l'épaisse haie de lauriers de Hongrie se prit à respirer. Par mimétisme, j'avalai un grand bol d'air et, pour contrarier le sinistre plan de nos assaillants, afin qu'ils n'en retirent aucune gloire, j'eus l'idée de maquiller en suicide collectif le massacre auquel je venais d'échapper.

***

« Nos illusions nourrissent notre « importance », gèrent nos comportements, règlent nos pas de danse… »

Feuillet n°33.

***

Le temps m'était compté, quelques heures tout au plus avant qu'on ne découvre la tuerie. Malgré la douleur qui m'arrachait des larmes, je réussis à rassembler dans la cour des Sauvageau les dix-huit cadavres qui composaient notre petite communauté. Je les réunis en cercle pour former deux soleils. Le premier constitué des enfants, le second de leurs parents. Je voulais que ma mise en scène soit cohérente, que règne une certaine harmonie, qu'une esthétique rigoureuse, appuyée par quelques signes cabalistiques, ne fasse à aucun moment douter de

mon entreprise. Il m'aurait plu de joncher la cour de fleurs, et d'en combler mes soleils… Seulement, à cette époque de l'année, elles étaient rares ; où aurais-je pu en trouver, sinon peintes sur des assiettes, des bols ou des plats en céramique ?

Je ne sais combien de brouettées de vaisselle je remplis. Ni combien de services à café et à thé avec détermination je détruisis… sans compter tous les verres et carafes en verre blanc ou en cristal qu'il me fallut briser, pour l'éclat… C'était considérable ! Le résultat était stupéfiant. Sous l'effet de la lune qui venait d'apparaître, de mes soleils feints semblaient s'élever jusqu'au ciel deux colonnes de lumière. J'étais enragé. Pour la première fois de ma vie, j'aurais pu tuer. N'importe qui ! Je n'avais plus froid. Je n'avais plus peur. Je venais de créer une absurdité et en réalisais la folie. Plus question de revenir en arrière. Je retournai chez moi récupérer un petit carnet sur lequel je notais depuis toujours des réflexions sous la forme d'épigrammes – des récurrences, qui me paraissaient, à l'instant où elles me venaient, de première importance. Des sortes de grâces. Des fulgurances… À dire vrai, pas grand-chose, mais suffisamment profondes pour nourrir ma mystification et duper mes contemporains. J'en déchirai quelques feuillets que j'épinglai au hasard sur le cœur de mes amis assassinés. La chose faite, il ne me resta plus qu'à m'enrouler dans un drap blanc, m'arroser d'essence et craquer une allumette…

***

Mars 2017.

« Tous les habitants d'un hameau, hommes, femmes et enfants, viennent de se donner la mort… Immolé, l'homme que l'on suppose

être leur gourou n’a pu à cette heure être identifié. Les médecins qui l’ont pris en charge ont peu d’espoir quant à sa survie… L’homme porterait d’étranges stigmates aux mains… »

***

« Nos visages maquillés sont à nos désirs ce que les jardinières aux fenêtres sont à la nature… »

Feuillet n°46

***

Mars 2019.

« Des vagues successives de suicides collectifs endeuillent le pays depuis deux années déjà… On ne compte plus le nombre de victimes tant la contagion s’étend par-delà nos frontières. Les disciples de la toute jeune Église Nihiliste des Deux Soleils affirment que d’ici moins d’un quart de siècle, après avoir balayé par la raison, le fer ou le feu toutes croyances de la surface de la terre, leurs idéaux feront loi. C’est écrit ! »

Mercure aux crocs

Alexandre Solutricine

Le marc d'argent, malgré les croyances de la belle, avait failli. Il n'y aurait pas de sortilèges à ajouter. Les chevaliers se sentaient repus du bon droit d'avoir étouffé leur monture sous le butoir du temps. Le remède – la potion tant attendue, s'était faite fumée, pipe d'éthérée. Personne dans le lointain n'apparut aux premières courbes du château, ânonnant, naseaux en flammes, lumineux, casque reflété dans l'aube, pour répondre à la malédiction. Le *saigneur* des lieux agonisait, malgré la nuée compacte de Merlin, les flux de druides, alléchés par l'odeur d'or fondu et la consécration qui l'enlaçaient de toges multicolores au travers de leur postures d'attente, comme un écrin de taffetas métisse, marqué au sceau d'une babélisation hachurée de symboles hermétiques, autour du joug royal agonisant.

Cet or si durement volé aux hommes, dont auxquels il avait fallu rompre les os jusqu'à ce qu'on révèle la galette, ne suffisait plus. Il ne servait à rien, la maladie ne respecte pas les boucheries. Toutes ces places prises, ces femmes violées, ces mensonges rusés, ces pillages, l'art de la guerre si sordide de ces bruits de mort ne contrebalançaient pas le développement, la colonie qui prenaient corps à même celui du despote. Des conseils il en avait eu, il en avait exécuté, le bourreau en

était à sa cinquième tendinite. Celui-ci maudissait le soir, en observant un piano de victimes liquidées de leur sang, le boulot de nettoyage et les heures en ajout qu'il lui faudrait subir s'il ne voulait pas infester tout le château de ces chairs, tuméfiées, infectées, boursouflées qu'il baladait d'un supplice à l'autre. Mais c'était l'impasse.

Beaucoup avaient souhaité que l'orgueilleux et cruel despote vende aux flammes sa descendance, qu'il apaise les dieux par la vaporisation de son sang à même le baiser de la braise – et il avait cédé. De ses jumeaux si fiers, si arrogants, il ne restaient plus que leurs sandales, sortes de petites tongs vermeilles qui leur ourlaient si bien le galbe, en remontant haut par une lanière à leur mode, et qu'ils détachaient de temps en temps pour étrangler du personnel, pour persécuter une lingère boutonneuse ou un mitron trop replet. Mais le *saigneur* – bien qu'amusé par les menus problèmes que posaient ces vétilles et heureux de leur trouver un caractère, ainsi que la poigne nécessaire pour venir à bout d'un ferronnier en bonne santé – en homme de règne, n'avait pas hésité une seconde...

Des marmots il en referait, son harem était fourni et sa correspondance avec le Bey d'Alger lui avait fait prendre conscience de toute la gestion sophistiquée que représente l'économie des putains. Maintenant, sa progéniture réduite à quelques grammes de cendre difficilement isolée de celle du bois que composait l'immense bûcher, reposait à la « gaminerie », un mausolée à l'arrière du château destiné à toutes les descendances juvéniles familiales qui n'avaient pas survécu au fracas du hasard.

Ils avaient bien crié, on attendait de cette communication aux

suppliques violemment ponctuées par la cuisson, un renvoi des anciens, un message des dieux pour ajourner la mort du vénéré. Mais l'écho ne se fit point entendre, aucune correspondance avec l'au-delà, pas de signe dans le ciel, pas de céréales couleur de sang pour aborder une réponse.

Alors l'on prit soin de délier grande la bourse, des avis furent émis dans toutes les contrées, des buveurs de sang de loup, des mangeurs de poison fumé furent mis au parfum du trésor. Le fisc royal desserrait ses pinces pour trouver un guérisseur, un homme capable de faire revivre le monarque aux poumons de gourde, le *saigneur* dragon qui crache la brume et caverne sa voix. Il y en eut des potions, des foies de méduses, des arêtes de salamandre, des poumons d'hippocampe. Le bon roi dut en avaler des couleuvres, et des danses ! Combien de tentatives dans des volutes épaisses, au rythme des chants ensorcelants poussés par des croqueurs de mandragore, au battement des percussions de xylophonistes à tête de chèvre, de pousseurs de stridences maniant la corne percée d'un animal abdiqué le jour de sa mort dans la souffrance par des remèdes figeants.

Il avait dansé. Il avait dansé.

Il avait dansé jusqu'à ce que ses tripes remontent, jusqu'à ce qu'il titube dans une forêt de boyaux, jusqu'à ce qu'il arrête l'orgie de sa lame, qu'il ait écharpé son auditoire le plus disponible de sa colère alpha et impuissante, avouant aux dieux son incapacité à faire sauter le verrou apposé à sa poitrine musculeuse, travaillée d'anciens abordages barbares, mais tellement prisonnière.

Les douves croupissaient, il n'y avait pas que le bourreau, il y avait

les supposés empoisonneurs, les manants malfaisants, tous les approcheurs, les manieurs de flatteries et courtisans de la campagne qu'il avait hasardés pendant les derniers mois. Tous ces gens qui lui avaient, par un moyen ou un autre, serré la main, baisé les pieds, caressé la bouche – ils s'imbriquaient les uns les autres, on ne savait plus comment leurs corps charpies, dont ils formaient un puzzle sordide grâce au génocide organisé avec ses gens-d'armes, arriveraient un jour à parvenir aux familles pour organiser la sépulture.

Les habitants du pays en venaient à penser qu'ils devaient expier une faute afin de garder la tête. Ils organisaient le soir des séances de repentance, il se lançaient dans des prosternations dans les faubourgs, balançant sur eux-mêmes, vêtus de linge vierge, des fouets dont l'extrémité se formait d'une effigie en acier à tête de leur *saigneur*.

Mais rien n'y fit, la dernière fiole autorisée à base d'un marc d'argent béni par un chamane ne délivra pas le bon roi mais la population tout entière. En voulant faire passer le goût si ignoble, le *saigneur* reprit une dernière fois une bouffée de ce tabac goûteux qu'il entretenait si précieusement dans un boîtier fabriqué à base de malachite et d'ossements de guerriers vaincus, ce mélange qui lui permettait d'avoir les idées lucides et qu'il consommait tous les jours depuis qu'il avait tué son père à l'âge de seize ans.

Le meilleur

Philippe Azar

Le réveil sonna comme tous les matins à 7h30.

Comme tous les matins, Franck posa machinalement la main dessus pour baisser le volume. Le réveil était toujours réglé sur la station de musique classique. Franck espérait à chaque fois ne pas tomber sur du Chopin. Chopin avait le don de le perturber avec ses envolées lyriques saccadées et parfois stridentes. Et Franck n'aimait pas être perturbé quand il commençait sa journée. Il préférait de loin Mahler ou Brahms. Il lui semblait que la résonance des cuivres et des cordes donnaient du mystère au futur de sa journée, une sorte de grandeur infinie, presque mystique, si bien qu'il se sentait presque comme un Dieu, maîtrisant un minimum de choses dans un univers dont il était le centre.

Franck se leva avec la plus grande facilité. Il ne se sentait ni triste ni heureux. Il se sentait simplement bien et normalement en phase avec son environnement. Il attrapa deux pilules de magnésium posées sur sa table de chevet faite main en bois d'acajou. Il avala les deux pilules qu'il fit descendre avec un grand verre d'eau de source de montagne. Il ne buvait jamais d'alcool, ni de boissons sucrées. Son corps était un temple et en tant que tel, il ne se permettait aucun écart qui aurait

diminué ses facultés ou sa vivacité d'esprit.

Ce matin, Franck avait de la chance. Le soleil filtrait à travers la grande baie vitrée de sa chambre et emplissait les 3.2 mètres sous plafond d'une lumière douce et chaude qui dansait sur les murs à mesure que le soleil montait. À la radio, la neuvième de Mahler résonnait et les sonorités s'envolaient dans une osmose parfaite. Il se jeta sur le sol et entama une série de pompes pendant que la machine à café pré-réglée la veille diffusait une odeur apaisante dans tout l'appartement. Son corps se gonflait de vie, son cœur tapait fort dans sa poitrine, son sang affluait jusqu'à ses tempes, ses muscles saillants se tendaient à mesure que la cafetière gouttait.

Franck ne pensait à rien et scrutait simplement son parquet en chêne véritable. Ce genre de sol nécessitait un entretien à l'huile de lin au moins une fois par mois et il s'y attelait consciencieusement. Franck ne voulait que le meilleur pour lui et se permettait toutes les facilités que ce monde pouvait offrir. Chaque mois, il faisait intervenir une entreprise de nettoyage pour entretenir son parquet. Ces interventions étaient hors de prix, mais l'argent n'était pas un problème pour lui. Il avait lu quelque part que le talc permettait d'éviter tous les craquements du chêne qui laissaient croire que tout pouvait s'écrouler d'une minute à l'autre. Franck pensait qu'il fallait être con pour talquer un parquet comme le cul d'un bébé.

Quand il sentit que son corps avait atteint un degré de vitalité honorable pour démarrer sa journée comme un vrai gagnant, il fila jusqu'à la cuisine complètement nu pour se servir un café dans un mug *I love New York* et se dirigea vers la salle de bain pour prendre une

douche. Dans le couloir qui séparait la cuisine de la salle d'eau des photos en noir et blanc trônaient sur les murs. Chaque photo était pour Franck un moyen de fixer un souvenir pour laisser une trace de quelque chose ; mais à dire vrai, il ne savait pas pourquoi il le faisait. Les plages de Deauville côtoyaient les cirques de La Réunion en même temps que s'étalaient sur les murs des passages dans le désert australien. Sur chaque photo, des badauds posaient à leur insu devant l'objectif de Franck. Lui n'était sur aucune de ces photos, il n'en voyait pas l'intérêt. Au premier plan, on discernait toujours la même silhouette incrustée dans le décor. Parfois de dos, mais le plus souvent de face et s'était comme si cette silhouette allait sortir du cadre, comme si la photo avait été peinte. Il y a des gens comme ça qui sont faits pour exister comme des statues, des natures mortes et pourtant tellement plus vivants que les vivants eux–mêmes.

L'eau de la douche commença à couler et il s'envoya sa première rasade de café. L'eau n'était ni trop chaude, ni trop froide. L'eau chaude n'avait pas que des vertus. Elle pouvait donner certaines maladies à long terme. Franck avait oublié lesquelles et préférait rester mesuré dans ses actes. Comme tous les matins, la douche était une bénédiction et la simple pensée d'un café chaud refroidissant paisiblement sur le rebord d'un lavabo le remplissait de joie. Il se brossa ensuite vigoureusement les dents, se rasa avec un rasoir mécanique, mis du déodorant sans sel d'aluminium, se coiffa et appliqua sur son visage une crème hydratante pour homme. Il n'avait aucun a priori sur les soins pour homme tout comme il n'en n'avait pas sur les soins pour dames. Chaque époque avait son évolution des mœurs et Franck se sentait parfaitement en accord avec son temps.

Il retourna ensuite dans sa chambre et choisit soigneusement dans son dressing une chemise, une cravate, une veste et un pantalon. Il posa le tout sur son matelas à mémoire de forme et s'habilla calmement en prenant soin de ne faire aucun pli superflu sur sa chemise. Il passa ensuite au salon et mit en marche la télévision. Il chercha CNN, la trouva et pendant que la pub passait avant la énième rediffusion du journal ; il retourna à la cuisine pour se resservir un café. À son retour, le présentateur annonçait les nouvelles du monde. Il ne parlait pratiquement pas de la France. « Que pouvait dire un Américain sur la France ? » pensait Franck. « Les Américains ne comprenaient rien à la France de toute façon » conclut–il. Franck ne ressentait pas le besoin d'écouter les nouvelles nationales. Son quotidien le confrontait suffisamment à la réalité de son pays et ce qu'il recherchait avant tout, c'était d'oublier un peu le fonctionnement de cette société terrifiante. Il était plus facile de regarder vivre les gens du tiers-monde pour se sentir encore privilégié.

Il était en train de s'asseoir sur son canapé Roche Bobois quand le téléphone sonna. Franck fronça les sourcils, posa sa tasse à café et décrocha.

— Oui ?

— Bonjour Monsieur Adrianno, c'est Jean-Loïc.

— Qui a-t-il ?

— Nous avons un problème avec la filiale de Madrid.

— Je vous écoute.

— Le cours de l'or s'est effondré cette nuit, Monsieur Adrianno et nous voulons maintenir les actifs de Madrid, nous…

— Vendez 25% des parts.

— Monsieur Adrianno, il serait plus sage, si je puis me permettre

de vendre 45% des…

— J'ai dit 25%.

Franck raccrocha aussi sec.

Il reprit sa tasse à café en regardant le soleil grimper dans le ciel. Il se leva, se gratta à l'entre–jambe et partit dans la chambre chercher sa veste Armani taillée sur mesure.

Il se dirigea vers la porte et déposa sa tasse à café sur le petit meuble Louis XVI du hall d'entrée. Franck aimait ce meuble et tout particulièrement la tablette en marbre rose. Il ouvrit le seul et unique tiroir pour en retirer les clefs de sa Jaguar et avant de le refermer il saisit un cadre photo retourné. Comme tous les jours, il avait besoin de regarder la photo dans le cadre. Il retourna la cadre et médita sur la photo quelques secondes. Le présentateur de CNN continuait de parler du reste du monde sauf de la France. Franck pensa un instant qu'il serait plus sage d'éteindre la télé avant de partir, mais en réalité, il s'en foutait. « T'avais raison, Suzanne. Tout ça, ça ne sert à rien. Tu le savais déjà, mais tu ne m'aimais pas assez pour me le répéter tous les jours. T'es quand même une sacrée salope, et je sais que je ne vaux pas mieux que toi » dit–il tout bas comme un rituel immuable, une prière sans espoir.

Franck retourna le cadre photo et le reposa dans le fond du tiroir à côté d'un Beretta 9 millimètres. Il caressa le pistolet du bout des doigts en partant du canon et en s'arrêtant à la crosse. Le revolver était parfait, aucune anomalie, rien d'inutile dans sa conception, une seule fonction et toujours efficace.

Il referma le tiroir.

« Demain, peut–être » pensa-t-il.

Il ouvrit la porte d'entrée et la tira délicatement derrière lui. Il était

presque 9 heures. Sa journée commençait.

Roulette russe

Annick Demouzon

Ça y est, tout est en place. Ah, non… ma tignasse. Je la retape un peu. Voi-là. Vaut mieux être présentable, tout de même. C'est pour ça que j'ai mis mes plus belles fringues. Enfin… celles que je préfère. Voyons… La chemise… J'ouvre un bouton. Non, deux. Faut pas que j'aie l'air d'un bourge.

Cette fois, je suis prêt. Plus qu'à y aller. La peur au bide. Je ne devrais pas, je sais… Qu'est-ce que j'ai à y perdre ? Rien. Mais c'est plus fort que moi. À cause de… C'est ma première fois, faut dire, on peut me comprendre. Ce sont les copains qui m'ont dit. Et j'ai promis. Alors j'y vais.

Clic.

Silence.

Clic.

Gratouillis.

Clic. Clic. Re-clic. Ah… La fenêtre s'ouvre. Webcam OK, j'ai tout vérifié. J'avale ma salive. Trois coups et hop, rideau !

Un bonhomme. Gros et moche. L'air con. Clic, éjecté le bonze !

Un autre. Guère mieux. La bouche ouverte. Il va dire que… Clic.

Poubelle, salut mec. T'iras causer ailleurs. C'est marrant, ce truc, ils ont raison les autres.

Waouh, une meuf ! Jolie en plus. Je lui souris… Mon plus beau sourire. Maman dit que… Elle m'a zappé, la pétasse ! Ben merde, ça me fait tout drôle. Comme un pincement au creux, une bestiole qui me grignoterait les entrailles. Là. En plein entre les côtes. D'accord, ils m'ont prévenu, les copains, des fois ça arrive. Mais, même prévenu… Une conne, bien sûr, pourtant tout de même… Salope, va !

Clic : un vieux. Tête rigolote, genre bille de clown. Avec un nez pointu. Il est d'où, ce vieux ? Pas une tête de Français. Je vais lui parler anglais. Ça marche, il me répond. Un anglais aussi pourri que le mien, avec un drôle d'accent, de je ne sais où. Mais c'est marrant, on se débrouille, on communique : « Bonjour. — Bonjour, ça va ? — Ça va, et vous ? — Qu'est-ce que vous aimez dans la vie ? — Et vous ? » Bon ben ça suffit, j'ai pas que ça à faire. Salut la compagnie. Et clic.

Merde, un *exhibo* ! Clic. Sale con ! J'en ai rien à faire de ta boutique, taré, tu veux que je te déballe la mienne, non mais, où que tu te crois ? Ça aussi les autres ils m'ont prévenu, « ça arrive », mais je pensais pas que… J'ai cru que c'était des bobards.

Deux garçons d'un coup. I's'marrent tous les deux. Ont l'air plutôt sympa, et décontractés. Je kiffe. On pourrait devenir *potos*. En plus, des Français on dirait, c'est plus facile pour la conversation, parce que, moi, le *British*… « T'es d'où, toi ? — Du nord et toi ? — Va t'faire. »

Ils m'ont boulé, les connards ! Sympas tu parles, des taches, ouais ! Et, aussitôt, y a la petite bête qui se réveille et grignoti, grignota et, ma respiration qui ne sait plus y faire, avec une sorte de boule dans la gorge et… C'est con, ce truc, ça commence à me gaver.

Ah ! Une fille. Les yeux bridés. Quasi fermés. « Bonjour, t'es jolie. » (C'est de l'anglais, mais je traduis.) Elle rit. « Qu'est-ce que tu

fais, dans la vie ? » Elle rit. « Tu fais des études ? En quoi ? » Elle rit. On ne voit que ses dents, des dents énormes et très blanches, c'est déjà ça, et ses paupières toutes plissées. Je clique ?

Trop tard. Elle vient de me jeter. Et la bestiole est de retour, à faire son remue-ménage dans mes tripes. Ça me rappelle… un jour — j'avais quel âge ? Ils avaient pas voulu de moi, les autres, un jeu super et j'…

Merde, encore un ! Fait chier. Barre-toi, le centenaire, t'as pas honte, à ton âge ? Tu les as vu tes génitoires ? Ferais mieux de les cacher. Mais qu'est-ce qu'ils ont ces vieux ? Rien de plus intelligent à faire ? Clic.

Et ter ! Mais y a que ça, ici, ma parole ! C'est l'hôpital des fous. Non, mais ça alors, c'est lui qui me fout en l'air ! Et je te plais pas en plus, tordu ? Ça commence à m'agacer menu, menu, ce machin. Site de rencontre, tu parles ! Un éjectoire. Si c'était pas parce que j'ai promis aux copains…

Tiens, une vieille. Toute fripée, et les cheveux bleus. On dirait ma grand-mère. « Bonjour, madame. — Ah vous êtes bien poli, mon garçon, c'est agréable, les jeunes qui savent vivre. Y en a plus beaucoup. Il fait beau aujourd'hui, hein ? (C'est bien ma grand-mère.) — Oui, oui, il fait beau. Vous êtes souvent sur votre ordinateur ? (C'est pas courant les vieilles sur un ordinateur. C'est pas ma grand-mère qui…) »

J'aurais pas dû poser cette question. La voilà qui me raconte sa vie et que je te baratine, et bla bla bla, et que je te saoule le monde, et sans même trouver le temps de respirer. Un vrai moulin à paroles. Pire que ma grand-mère, pour être franc. Putain, la santé ! Mais les vieux, je sais, ils ont besoin de parler, seuls toute la journée, c'est ce qu'elle dit maman, alors je reste. Et je fais semblant. Je souris. Comme si

j'écoutais. Je peux pas la zapper tout de même, une vieille qu'a pas l'air bien méchant. Et plutôt sympa.

Je finis tout de même par lui glisser : « Excusez-moi, madame, c'est pas que je m'ennuie, mais faut que je fasse mes devoirs, maintenant, vous comprenez. — Bien sûr, bien sûr, à votre âge, il faut penser à votre avenir, vous avez parfaitement raison, jeune homme. Et bla bla bla et bla bla bla, vous comprenez, et bla bla bla et bla bla bla, et quand j'étais jeune et mes enfants et… » La voilà repartie. Je soupire. Elle a vu. S'arrête. Tout net. Au milieu d'un mot : « Je t'empêche de travailler, hein ? Tu as raison, mon gars, t'as ton travail à faire. Allez, je te laisse, à plus. » Et clic.

Maman, en bas :

— Kévin, qu'est-ce que tu fais ? J'entends comme des voix.

— C'est moi, M'man, je révise mes leçons.

— Ah ? C'est bien. T'as pris ton goûter ?

— Oui, oui, maman.

— Parce que, sinon, je te le monte, si tu veux.

— Non, non, maman, pas la peine, merci.

Zut, ils ont dû me voir : « Oui, maman, non, maman… » . L'air fin. J'arrête tout ? Allez, un dernier et basta. Clic.

Un fauteuil. Vide. Personne. « Hé, y a quelqu'un ? » C'est dur. On se sent si seul, d'un coup, face à un fauteuil vide. À te foutre le bourdon. Le mec, il est parti pisser ou quoi ? Qu'est-ce que je fais ? J'attends ? Pourquoi j'attendrais, et qui ? Clic.

Un étudiant. Un grand. Il me raconte ses études, j'ai pas saisi de quoi. Mais du compliqué et il a l'air de s'y connaître. J'écoute consciencieusement, j'y comprends pas grand-chose, pourtant il parle

français. Mais un drôle de français. Il est d'où ? J'ose pas le lui demander. Il s'arrête. Tout net. Me crache : « T'entraves c'que j'dis ou pas ? I't'faut la translation ? — Si, si, je comprends. — Tu t'fous de ma gueule ? T'as vu ta tête de merlan frit ? Qu'est-ce t'as dans le ciboulot, nabot ? » Et, emballez, c'est pesé, il m'a foutu aux oubliettes.

J'en peux plus. C'est trop con, ce machin. Comment qu'ils disent que ça s'appelle, les mecs : le « tchat-roulette », je crois que c'est ça. Tchat, je connais, mais pourquoi roulette ?

« Tu du tut, tu du tut »… Mon téléphone. C'est Sébasto. Quand on parle du loup…

— Ouais, ouais, salut, t'es où là ? Ouais, j'y suis justement. En plein dedans… Affirmatif. Bien sûr, c'est chouette, t'as raison. Ça m'a total bluffé. On rencontre des gens inconnus, on discute dans toutes les langues, ça ouvre l'horizon et on découvre la vie comme elle est ailleurs. Tu parles que j'approuve. Et cinq sur cinq. Bon ben, à plus. On en reparlera avec les autres.

Les mains dures

Jean-Claude Goiri

J'aurai tout essayé…

Tandis que j'attendais pour sortir du ventre de ta femme, tu tremblais de joie. Je le sais, elle m'a tout dit. Tu as même pleuré pour la dernière fois. Tu n'as pas pu me prendre dans tes mains rudes et calleuses : j'étais trop fragile. Peur de me casser.

Tu as ramené tout ton petit monde, ta femme, tes filles et moi, dans ta 2CV jusqu'à la maison. Ta femme m'a installé dans le berceau. Tu t'es penché pour me chanter une chanson. Ta langue était belle alors. Et ta voix aussi. J'aimais t'entendre parler doucement. C'était mieux que du coton pour poser mes oreilles. Je m'endormais sans rien sentir. Et je rêvais qu'un jour, adulte, je chanterais avec toi

Longtemps après, j'ai commencé à parler ta langue, celle de ton ancien pays. J'ai eu du mal car, pour le langage, j'étais bien en retard. Mais ce n'était pas grave : le langage, c'est bon pour les futurs poètes, mais pas pour les futurs plombiers. Tu m'as appris les mots doucement, sans forcer. Très vite, j'ai connu tous les noms de tout ton matériel : tes outils, tes machines, tous les recoins de la maison où se cachent tes tuyaux…

J’échangeais ce vocabulaire contre celui de mes amis qui, eux, apprenaient celui de la maçonnerie, de l’électricité, du carrelage, de la peinture… Bien sûr, ils l’apprenaient aussi en deux langues.

Quand il nous arrivait de jouer ensemble, tu aimais faire « la lucha ». On faisait semblant de se battre. Tu en profitais pour me faire des chatouilles, rien que pour m’entendre rire. On escrimait aussi avec tes tuyaux. Tenir un tuyau dans sa main, pour un futur plombier, c’est déjà un pied dans le métier. J’aimais le bruit des tuyaux qui s’entrechoquaient. Comme des sons de cloches. Ça faisait « dimanche ».

Quand tu ne travaillais pas, tu passais beaucoup de temps avec moi. On classait les boulons par diamètre. On fabriquait des caissons en laiton pour les ranger. On s’amusait à balayer l’atelier et à jouer dans la poussière. Puis, pour qu’elle ne s’envole plus, on l’arrosait un peu pour l’alourdir. Quand l’atelier était propre, tu m’emmenais jouer dans le jardin. On désherbait, on binait, on semait, on cueillait fruits et légumes. On s’occupait des animaux de la fermette. On avait tout à portée de main. On ne sortait jamais. Juste pour acheter du lait et de la lessive.

C’est toi qui m’endormais pour la sieste. Tu me caressais les lèvres en murmurant une chanson. Tes doigts sentaient le métal ou le zinc, la poussière ou le ciment. Tes mains rêches parcouraient mon visage et dans leur maladresse, elles m’endormaient quand même. Tu m’endormais dans ton grand lit à deux places. Tu en profitais pour dormir un peu. Je me réveillais toujours le premier car tu faisais semblant de dormir. J’ai toujours vu que tu faisais semblant mais je n’ai jamais rien dit. J’aimais que tu me fasses peur en te réveillant d’un

coup.

Tu m'avais même lancé un défi que je lance aujourd'hui à mes filles : le premier qui s'endort réveille l'autre. J'aimais ton humour. Tout petit, il me faisait réfléchir. Je ne comprenais pas tout. C'était toujours des choses absurdes ou des impossibilités. Il y avait du carnaval dans tes blagues. La dignité portant un nez rouge. D'ailleurs, tu le mettais souvent ton nez rouge, à l'époque. Avec ton costume de bal, il t'allait très bien.

Aux bals, mes amis étaient jaloux. Tu étais comique, tu comprends, ils riaient beaucoup avec toi. À cette époque-là, je riais encore, aussi. Tu étais le seul à porter un nez rouge, alors tous les enfants venaient voir de plus près. Ce n'est pas donné à tout le monde d'être le fils d'un clown.

Tu dansais la java avec toutes les amies de ta femme. Tu alliais très bien la dignité et le burlesque, et cela attirait la foule. Toujours au centre des festivités, tu étais comme un roi que tout le monde vénère. N'est pas roi qui veut. Tu avais tout pour devenir un prince : la dignité, l'élégance, la prestance et l'humour.

Tu as toujours fait savoir à tout le monde que ta personne vaut bien celle des autres. Tu t'adresses aux rangs dits « supérieurs » comme s'ils étaient tes égaux. Tu tutoies tout le monde, car toi, tu t'es fait tout seul et personne n'a tracé ta voie. Cela vaut bien tous ces chemins bien droits semés de monnaie qu'on peut prendre comme on veut. Comme il se doit, tu n'acceptes aucun reproche ni remarque sur ta vie ni ta personne. Tu ne veux pas non plus que les gens se jettent à tes pieds ou fassent les choses à ta place. De la nuit à la nuit, vingt heures par jour, tu t'acharnes au travail pour que les autres reconnaissent que tu es

digne d'être humain. Tu travailles comme une bête car tu as été élevé comme une bête et ton regard aussi est un regard de bête. Quand tu transpires ça se sent, ça sent la paille, la souillure, ça sent toutes ces années de bauge quand tu dormais avec les cochons. Mais les cochons s'entêtent à trouver dans la terre le gland bien enfoui. Et tu n'arrêtes pas de fouiller vingt heures par jour tout ce qui pourrait décorer ton être. Tout le monde sait ce que tu trimes chaque jour mais pour toi il faut que ça se voie. Tu construis pour l'avenir, pour tes enfants, ta famille, et tout le reste tu t'en fous. Même le présent n'a pas sa place ici, tu ne vois même pas tes enfants grandir. Mais ils auront quelque chose de dur pour se protéger des averses et construire à leur tour. Quand tu termines ton travail tu mets tes beaux habits comme si c'était dimanche. Tous les soirs c'est dimanche quand on travaille comme une bête. De la nuit à la nuit, tu mets ton bleu et tu trempes tes doigts dans tous les matériaux de construction. Tu construis ta maison avec tout ce que tu trouves et parfois tu vas loin pour trouver ce qu'il faut. Il te faut de la pierre, du ciment et des tuiles, et dans ce pays que tu ne connais pas, tu dois les chercher seul sans connaître leur nom. Tu connaîtras un jour le nom de toutes ces choses car tes enfants viendront pour te les apprendre. Ils t'apprendront aussi à te connaître un peu mieux et ce qui jaillira ne sera peut-être pas bon. Ils te montreront comment manger comme un homme et non comme un cochon. Mais, comme tu n'as rien à apprendre des autres, tu continues à manger la bouche ouverte car ce qui te nourrit tu veux que tout le monde le voie. Et tu manges comme un ogre deux assiettes d'affilée car le temps presse pour toi. Car il te reste à finir l'escalier du grenier où sont abandonnés les souvenirs de cet autre pays que tu aimais tant. Quand tes enfants pourront y monter ils sauront comme ça qui tu étais vraiment. L'escalier est en marbre : il faut au moins ça pour une

famille de princes. À la carrière de marbre, tu mets ton nez rouge et tu passes inconnu sous le nez des gardiens. Tu ramènes un bloc par jour et tu le tailles toi-même à grand coup de burin. Ça te rend les mains dures mais tant pis pour les caresses, ça c'est bon pour les chiens. Tu dois aussi refaire tes chaises qui commencent à avoir la patte folle. Perceuse, vis et boulons, ce n'est pas beau mais ça tiendra un siècle. De toute façon les princes n'ont pas le temps de s'asseoir. Il faut penser aux héritiers, à ceux qui monteront sur le trône quand tu seras crevé. Et pour ça, il n'y a pas d'assise : il faut fouiller, buriner, clouer, plâtrer, biner, planter, cueillir. Et tout ça en boucle jusqu'à ce que le sommeil vienne. Tu aimes quand ça va vite, quand ça valse, quand ça tangue comme les manèges dans une foire. Tu n'aimes pas la lenteur, elle te donne la nausée. Et les nerfs finissent toujours par gagner la partie. Alors tu exploses, tu éclates, il faut que tu casses quelque chose ou quelqu'un. Tout ce « jaleo » que tu as dans la tête il sort par les pieds, par les mains, par les doigts. Tout est physique chez toi. Pas de rêveur dans ton manège. Qu'ils sortent tout de suite ! Qu'ils prennent la porte ! Les fainéants aussi ! Ils lâchent prise à la moindre difficulté. Toi, tu ne connais pas l'abandon. Abattre un mur à coups de poings tu connais. Tu vas jusqu'au bout. Jusqu'à ce que les mains lâchent. Tu trempes tes mains dans l'eau froide et tu ne cries même pas. Tu restes debout, les mains tremblantes. Tu fais un petit pas. Tu fais face au mur. Tu es tranquille. Tu te demandes pourquoi. Alors tu te retournes et tu regardes au loin. Et tu me vois là-bas avec mon mégaphone hurler tu ne sais quoi. Tu te demandes encore pourquoi je te l'adresse cette parole que tu n'as jamais prise quand tu étais présent. Pourquoi hurler maintenant contre le mur que tu as toujours été ? Parce que pisser dans un vieux con bien mort ça évacue tout le minéral.

Les auteurs :

Le Golvan

Est la tête chercheuse d'un autre, plus complet. N'a pas de bio. Est tout de même né, notamment en 1971. Fréquente les bonnes revues, notamment Squeeze. A aussi commis dans quelques mauvaises, notamment…

Ecrit avant tout : roman, poésie, nouvelle, théâtre. Publie parfois : *Dachau Arbamafra* (Les doigts dans la prose), *Reste l'été* (Flammarion), *TARAVANA* (L'Echappée Belle), *Alyah* (Alna). Lit impitoyablement. Se tait lorsqu'il n'a rien à dire.

Site : *http://nicolas-legolvan.iggybook.com/fr/*

Nadine Janssens

Née à Liège, étudie l'histoire, travaille en tant que chroniqueuse radio à la RTBF, part s'installer à Séville, y reste 13 ans, commence à écrire des nouvelles en espagnol, déménage à Bruxelles, arrête d'écrire, emménage à Liège, reprend l'écriture et revient au français.

Recueil de nouvelles : *Histoires marmonnées*, Éditions Lunatique, La Croixille, 2013

Albino Franckie

Jazzman, turfiste, Albino Frankie règle ses comptes avec ses

congénères à l'heure de l'apéro au rythme d'une bière la page.

Georgie de Saint-Maur

Spécialiste du *nonsense*, Georgie de Saint-Maur est un auteur à part qui décline par l'absurde beaucoup de genres littéraires. A publié : *C'est assez dire* aux éditions Rue des Promenades. *Coucous de théâtre* aux éditions des Penchants du roseau. *L'Avenue du rire* aux éditions du Crébassou. *Métapoly* aux éditions de l'Abat-Jour

Julien Boutreux

Totalité dans les limbes d'avant l'Être / jonction de deux flux / fut cellule, puis cellules / contenu amphibie d'une matrice / cri dans l'air corrosif / animal ignare / *parlêtre* / aujourd'hui carcasse pensante / cherche à infléchir la ligne droite du réel / bientôt plus qu'un moi amoindri / sera légume / enfin compost.

Témoignages de ces incarnations successives dans les revues *Ce qui reste, Traction-brabant, L'Ampoule, Paysages écrits, Lapsus, 17 secondes, Les Tas de mots, Comme en poésie, Journal de mes paysages, Microbe…*

Prochainement : *L'oiseau de pierre*, poème à paraître aux éditions La Porte.

Serge Cazenave-Sarkis

Serge Cazenave-Sarkis occupe la Sorbonne durant mai 68 (création du comité Gavroche).

Artisan d'art, *Ateliers d'Art de France*, cofondateur des *Pointus*.

Depuis 2012, écrit sur le site des éditions de l'Abat-Jour et dans la revue numérique *L'Ampoule*.

Après *Hirondelle ou martinet* ? et *Amis imparfaits*, *Avant terme* est son

troisième recueil de nouvelles. Un quatrième recueil est attendu pour 2016, toujours aux éditions de l'Abat-Jour.
http://www.editionsdelabatjour.com/2015/04/avant-terme-de-serge-cazenave-sarkis.html

Alexandre Solutricine

Alexandre Solutricine, ancien habitant de Montpéyé, ayant tenu une chronique humoristique sur radio Divergence *Langue docte et postillons*, continue de jeter son encre dans les différents supports que sont le théâtre, *Le parpaing de la dame en noir,* le roman, *En attendant Madoff !* , le scénario, *Victor Inox,* le « one-man » et les textes pour différentes revues. Il collectionne les tickets de rationnement authentiques et particulièrement ceux de l'État bulgare, période juin 1952/octobre 1954, à l'orée du « boulgour krach ».

Philippe Azar

Philippe Azar est né, il y a quarante ans dans les quartiers difficiles de Lyon. Il s'essaye à divers métiers sans trop y croire et ne trouve rien de mieux que de devenir comédien. Aujourd'hui, il vit à Saint Etienne avec sa femme, son fils et son chien. Il n'est plus comédien. Le reste du temps, il attend que les mots viennent et se sent aussi bien que quiconque marchant au soleil.
Son premier roman, *Les mélodies de la chasse d'eau* est publié chez Bookless Editions.

Annick Demouzon

Annick Demouzon, qui écrit depuis l'enfance, a d'abord publié de la poésie. Ensuite, lauréate à plus d'une soixantaine de concours, plusieurs de ses nouvelles ont été publiées en revues ou anthologies,

l'une a été mise en onde par la RTBF-La Première avant qu'elle n'ose l'édition personnelle de ses nouvelles.

Deux recueils ont alors vu le jour, dont l'un a été distingué par le convoité Prix Prométhée : *À l'ombre des grands bois*, éditions du Rocher, et *Virages dangereux*, éditions Le bas Vénitien, finaliste pour le Prix de la Femme Renard-Lauzerte.

Site :*https://annickdemouzon.wordpress.com/*

Jean-Claude Goiri

Jean-Claude Goiri est investi dans l'écriture depuis 2002. Après avoir créé la revue *Matulu*, il a animé des ateliers d'écriture, a participé et participe toujours à plusieurs revues (*Décharge, Verso, Ficelle, Traction-Brabant, Comme en poésie, Incertain Regard, Tas de Mots, Traversées, La Passe…*) ainsi qu'à des recueils collectifs et, à des actions comme des performances, des chroniques radios ou des travaux avec des artistes... Il s'occupe actuellement de la revue *FPM-Festival Permanent des Mots*.

Recueil personnel :

Ce Qui Berce ce qui bruisse, éditions *QazaQ*.

Site :*http:www.jeanclaudegoiri.com*

Ours

Rendez-vous au printemps 2016 pour le prochain numéro

Retrouvez toutes nos publications sur :
www.revuesqueeze.com

Directeur de publication : Lemon A
Relecture et correction : Lucie M., Pascale C.
Comité de lecture : Antonella F., PGR, Amélie D. Olivier G., Céline C., Renaud V.
Conception multimédia : Bérénice Belpaire
Maquette : Éfélyd
Couverture : Camille Maccioni

Égérie : Quickie Squeezi

Publié par Squeeze, 3, place Bouschet de Bernard, 34070 Montpellier

ISSN : 2259 - 8014
ISBN : 979-10-92316-10-0

Dépôt légal : Janvier 2016

Avec le soutien de
